



JEAN-CLAUDE GALLOTTA À GRANDS PAS

ICONOCLASTES DANS LES ANNÉES 80, LES ŒUVRES DE JEAN-CLAUDE GALLOTTA SONT DÉSORMAIS DES CLASSIQUES, DONT LES REPRISSES SE MULTIPLIENT. RENCONTRE AVEC UN CHORÉGRAPHE ADULÉ.

Cette année, vous êtes partout, entre *Nosferatu* à l'Opéra-Bastille et *Docteur Labus* au Théâtre de la Ville, *Gallotta*, un livre de photos publié par Actes Sud, et une création. Cette surmédiatisation vous effraie-t-elle? Absolument. Je ne supporte pas cette sorte de gavage, mais les théâtres ont leur programmation, et ceci échappe complètement aux artistes.

«JE CHERCHE DES GUEULES POUR INCARNER DES PERSONNAGES QUE J'AI IMAGINÉS.»

J'essaie de faire un travail artistique; s'il a une résonance médiatique, tant mieux, mais je ne travaille pas pour la communication. Pendant un moment, j'ai été mis sur la sellette, car je fais partie d'une génération de chorégraphes des années 80 qui ont été marginalisés. Mais on dirait que les gens

ont compris que nous pouvions continuer à travailler aujourd'hui.

Quel bilan faites-vous de la danse contemporaine aujourd'hui? La France a toujours été à l'écoute des nouvelles formes et aide beaucoup les compagnies; on s'en rend mieux compte lorsqu'on part à l'étranger. Même s'il faut toujours se battre, il y a des choses qui émergent, et qui sont très intéressantes.

Et où en êtes-vous de votre tiercé gagnant: Vaslav Nijinski, Merce Cunningham et Jack Lang? [*Rires.*] Nijinski est toujours récurrent. Cunningham, n'en parlons pas, c'est le poète des XX^e et XXI^e siècles. En tout cas, pour la danse, il vaut Picasso et Stravinsky. À chaque fois, c'est un choc et une émotion énormes. Enfin, Jack Lang a eu l'intelligence de remarquer la danse contemporaine qui émergeait. Il faut savoir qu'à l'époque le milieu de la danse me rejetait car il me trouvait trop iconoclaste et me reprochait de mettre sur scène des gros ou des gens à poil. Jack Lang a eu l'idée de calquer les centres chorégraphiques sur le modèle des centres dramatiques, ce qui a donné un coup de fouet à la danse, surtout en province. Depuis, il n'y a pas eu de ministre de la Culture aussi fou.

Avec votre nouvelle pièce, *Des gens qui dansent*, vous achevez une trilogie sur... les gens. Pensez-vous avoir besoin de trois pièces pour raconter aux gens leur propre histoire? Ce n'était pas prévu pour être un triptyque, mais les pièces se font écho. Tout a commencé avec *99 duos*; ensuite, il y a une sorte de vibration que j'ai poursuivie avec *Trois générations*, où la même pièce était dansée par des enfants, puis des adultes et, enfin, des personnes âgées. Après, je ne savais pas trop quoi faire. Je me suis dit que je pouvais faire une suite en réunissant les générations, en racontant des scènes de la vie quotidienne. Je cherche des gueules pour incarner des personnages que j'ai imaginés. J'aime aussi le mélange entre amateurs et professionnels.

Que racontez-vous dans cette pièce? Au début, j'ai travaillé des petites saynètes séparément avec les interprètes, avant de les réunir par une dramaturgie. C'est une métaphore sur la création et la vie qui s'effiloche. Deux clochards célestes viennent pondérer les moments graves en chantonnant. Ils sont drôles et mélancoliques à la fois. Au début du spectacle, on est comme dans un studio vide et je suis en pleine réflexion car les danseurs

doivent arriver et il faut que je trouve l'inspiration. C'est une histoire poétique sur la naissance du premier geste.

Pour quelles raisons votre langage chorégraphique tend-il vers l'épure? Question de maturité, d'évolution, ou peut-être de vieillissement. Quand on est jeune, on a envie de tout mettre, avec de grands décors, de se confronter à l'art scénique. Mais ce qui est essentiel, c'est ce qu'on a à dire, et de le faire le plus simplement du monde, sans artifices. D'ailleurs, dans ma dernière pièce, il y a juste un court extrait d'un documentaire sur Henry Miller qui parle de la vie et de la création sur son lit de mort. Ensuite, les interprètes arrivent pour dire pourquoi ils dansent.

Et vous, pourquoi dansez-vous? Euh, moi, je ne le dis pas, je ne sais pas. Là, je suis pris à mon propre piège. Il va falloir que j'y réfléchisse.

PROPOS RECUEILLIS PAR OSCAR HÉLIANI PHOTO MANUEL LAGOS CID POUR «TÊTU»

Des gens qui dansent, jusqu'au 25 mars au MC2, Maison de la culture de Grenoble. Renseignements au 04 76 00 79 00. Nosferatu, du 6 au 13 mai, à l'Opéra-Bastille. Renseignements au 0892 89 90 90. Docteur Labus, du 6 au 17 juin au Théâtre des Abbesses. Renseignements au 01 42 74 22 77.